INTERVIEW avec GAEL MEVEL

-Pouvez-vous nous parler de votre cursus musical ?

A six ans le piano s'est imposé à moi le plus naturellement et le plus étrangement du monde. Il n'y avait pas de piano autour de moi, ni de musiciens. Juste cette envie qui tombe du ciel.

J'ai étudié au conservatoire, mais je n'avais pas d'environnement familial pour aimer la musique classique, alors je m'y ennue bientôt. Je me tourne vers le jazz, monte mon premier trio au lycée, puis rencontre Eric Watson qui sera mon professeur pendant cinq ans. Je reprends les études classiques et étudie le violoncelle. Puis étudie la musique contemporaine avec Jay Gottlieb.

-Quels ont été les moments clefs de votre formation et les personnes qui vous ont influencé dans votre démarche ?

Les moments clefs, c'est le professeur de musique au collège qui nous fait écouter Louis Armstrong, la rencontre avec Eric Watson (l'exigence), la rencontre de Thierry Waziniak, avec qui je forme un trio, celle de Jean-Jacques Avenel qui nous rejoindra plus tard. La confiance qu'ils m'ont accordée a sûrement été très importante dans ma vie de musicien.

Plus récemment, le travail avec Jay Gottlieb, la rencontre avec Didier Petit et Jacques Di Donato, et aussi la rencontre avec la chanteuse Catherine Jauniaux, qui est une musicienne exceptionnelle. Il m'est également difficile de ne pas parler des autres rencontres, non physiques avec Berio, Ligeti, Schoenberg, Bach, Jimmy Giuffre. Sans parler des gens qui vous apprennent par l'exemple ce que vous ne voulez pas faire.

-Lorsque vous abordez un projet, y a-t-il des éléments extérieurs qui vous guident ou vous influencent dans votre propre création ? Pouvez-vous nous parler d'un exemple ?

Jusque là, quand j'ai abordé un nouveau projet, j'ai juste essayé de trouver en moi, la voix de la sincérité.

Cela dit, la littérature est pour moi une nourriture fondamentale. Proust le dit : la vraie vie est dans la littérature, et j'ai tendance à le croire aussi. Il y a dans les mots, et bien sûr dans l'espace entre les mots, ce qu'on appelle "entre les lignes" une place incroyable, indéfinie, qui parle le mieux, je crois, du regard qu'on porte sur les choses. Maurice Blanchot, Proust, Georges Bataille, Musil, m'ont donc très sûrement influencé, dans mon travail de pianiste, et de compositeur. Le cinéma a une place particulière dans ma vie, d'abord parce que j'ai étudié à l'école Louis Lumière, et ensuite parce que je joue très souvent avec des films muets. C'est une expérience très riche pour moi, parce qu'elle m'a éloigné des clichés pianistiques, il faut seulement raconter un univers parallèle au film, et

donc s'extraire de ce que les doigts ont appris. Me confronter à l'œuvre d'un autre m'a obligé à ne plus tricher avec un piano.

-Parlons un peu de votre travail avec les films muets. Comment est né le projet du Centre Pompidou autour de Fantômas ? Comment l'avez-vous abordé et quelles expériences en avez-vous tiré ?

On m'a appelé pour le faire, tout simplement. Je ne connaissais pas Feuillade, mais j'avais depuis longtemps le désir de jouer avec des films muets. J'ai donc accepté avec plaisir. J'ai préparé ces concerts, avec des cassettes, chez moi, j'ai joué avec les films, longtemps, et j'ai trouvé une mélodie, qui a été le fil conducteur des improvisations. Ensuite, j'ai essayé de construire un univers sonore, parallèle au film, qui ne colle pas, mais qui met en relief. J'ai aussi beaucoup réfléchi au silence. Quand, au milieu d'un film, on laisse les gens seuls à seuls avec le film, (ce à quoi ils ne sont pas habitués), c'est souvent un moment magique. Les gens sont venus me voir après les projections pour me parler de ces moments de silence. On a si peu accès au silence. Et pourtant, la musique naît de là.

L'expérience était donc très riche. J'en ai parlé, j'ai appris à m'extraire de mes pianismes, parce que j'étais confronté à une oeuvre, avec son chemin propre, qu'il fallait connaître à défaut de le décrire. J'ai aussi eu envie de continuer et de creuser mon sillon. C'est de cette envie qu'est né le projet de jouer La Passion de Jeanne d'Arc de Carl Dreyer, avec la chanteuse Catherine Jauniaux. J'ai écrit des textes courts que Catherine dit et nous improvisons dessus. C'est un très beau moment d'improviser avec Catherine sur ce film. Les gens ont été très touchés par le spectacle. Il faut bien sûr ajouter que le film est magnifique.

-Comment travaillez-vous d'une manière générale vos projets pour le cinéma muet ? Quelle est la part d'improvisation et de composition dans ces projets ? Le contact avec le public influence-t-il une partie de votre jeu ?

La part d'improvisation est la plus grande possible. Parce que c'est ma manière d'être musicien. J'écris peu, parfois une mélodie ou, dans le cas de Jeanne d'Arc, des textes poétiques. Le contact avec le public est important. Il l'est toujours dans l'improvisation et sûrement ailleurs aussi. On ressent un public, même si on n'a pas envie de répondre à une demande mais plutôt de proposer, il n'en demeure pas moins que l'on sent ce qui se passe.

-Pour votre travail sur le film Le bonheur en trio, l'approche est-elle différente ? Quel est le rôle de chacun des musiciens ?

Pour Le bonheur, nous avons imaginé des séquences assez précises. Et nous improvisons ces séquences. Cela laisse une bonne place pour la création. Il y a une interaction entre les musiciens, donc le rôle de chacun est important.

-A propos de votre album en quintet La Promesse du chant. Comment est né ce projet ?

C'est un projet qui est venu naturellement après la création du trio, nous avons dialogué à trois, je voulais essayer à cinq. Bien sûr, la palette sonore allait s'agrandir, et avec elle les possibilités. Le quintet n'est pas cependant une extension du trio, la forme musicale en est différente, la musique aussi.

-Comment avez-vous choisi les titres de l'album qui sont tous très évocateurs et suggestifs ?

Je les ai pris dans ma vie, le rêve de Nathanaël est ce que j'ai imaginé mon fils pouvoir rêver. La joue d'Albertines est un hommage bien modeste à Proust, le pluriel au prénom symbolisant l'universalité. Silences est une pièce sur le silence, et ce qu'on entend pendant, Pentalogue est ce que je voulais faire avec ce quintet, un dialogue à cinq. Pour parler ensemble à cinq, il faut savoir laisser la place à l'autre, sans renoncer à ce qu'on a à dire.

-Avez-vous pensé l'écriture en fonction des musiciens ou en fonction d'un élan qui vous habitait et que vous vouliez restituer en musique ?

J'ai écrit des moments courts, parfois aussi précis que l'écriture peut le permettre, et j'ai pensé que ces moments allaient créer un univers d'improvisation particulier, si chacun jouait le jeu de l'écriture, c'est-à-dire, laissait en lui naître ce que cette écriture avait provoqué. J'ai donc à la fois pensé aux musiciens qui allaient jouer ces moments, et j'ai essayé de ne jamais renoncer à aller au bout de mes fantasmes musicaux.

-Est-ce que ce disque est une façon de vous dévoiler (peut-être encore plus qu'à l'accoutumée) ? Et avez-vous ressenti le besoin de le faire à un moment donné ? On se dévoile forcément, si on écrit de la musique avec sincérité. Je n'ai pas ressenti le besoin de me dévoiler, mais plutôt celui d'aller au bout de ce que j'ai pu dénicher en moi. Et c'est assez formidable de l'avoir fait et de le faire encore avec ces musiciens. C'est un groupe de rêve pour moi.

-Comment envisagez-vous l'avenir de votre parcours musical ? Quels sont les aspects que vous aimeriez travailler dans votre jeu ?

Je laisse les choses venir à moi, les rencontres, les expériences. Cela dit j'ai toujours initié des choses et je vais continuer. Je vais travailler sur la voix, j'ai commencé avec Catherine Jauniaux, à travailler, à réfléchir au problème des mots, ce qu'ils engendrent, permettent.

Je pense élargir cette formation, et écrire la musique et les textes. La littérature fait partie de ma vie, j'ai écrit un premier récit cette année que je vais relire cet été.

Je voudrais aussi monter un groupe avec plusieurs chanteurs. J'ai été très impressionné par le travail de Ligeti et celui de Berio sur la voix et les

juxtapositions de voix. Ca va donc mûrir. Pianistiquement, je vais continuer à travailler la musique contemporaine, pour nourrir cette danse qu'est l'improvisation. Et Bach aussi, qui demeure une obsession.

-Et, quels sont vos projets (CDs, scènes, festivals...) pour les mois à venir ? Un disque de mon trio (Thierry Waziniak et Jean-Jacques Avenel) sort en octobre, il s'appelle Danses parallèles. Il sort sur le label Leo Records. Ce trio a neuf ans et a trouvé son son et son silence aussi. C'est le plus beau trio de la planète, je le pense... Nous jouerons au Sunset (le 18 novembre), à Pithiviers (le 21 novembre) et à Nantes au Pannonica (le 5 décembre).

Je jouerai La Passion de Jeanne d'Arc avec Catherine Jauniaux le 14 novembre à Etampes, le 15 novembre à Chambon la forêt, le 16 janvier 2004 à Arcueil. Et pendant le festival Cinessonnes, du 4 au 18 octobre.

J'accompagne du 27 juin au 7 juillet tous les films de Murnau au festival du film de La Rochelle.

Propos recueillis par Sabine Moig